

» cher fils, tous les droits royaux qui appartenaient précédemment à l'empire sous les règnes de Charles, de Louis et d'Othon, vos prédécesseurs. Toutefois les églises avec leurs oblations et leurs domaines demeureront libres comme vous l'avez promis à Dieu, au jour de votre couronnement. »

Malgré toute l'adresse que le pontife employait pour ne pas se déclarer en hostilité ouverte avec l'empereur d'Allemagne, Henri avait pénétré les intentions secrètes de la cour de Rome, et s'était déterminé à passer une seconde fois en Italie.

Pendant les préparatifs de cette expédition, Pascal assemblait un concile à Cépéran pour juger le métropolitain de Bénévent, qui avait excité une sédition contre Landulfe, comte de Bénévent, que le saint-siège avait envoyé dans cette ville. A l'ouverture du synode, le pape accusa l'archevêque de s'être emparé des régales de Saint-Pierre et des clefs de la ville de Bénévent; d'avoir porté le casque et le bouclier, et enfin d'avoir obligé le préfet Foulques à prêter serment aux Normands, qui s'étaient introduits dans la place. Le prélat répondit fièrement qu'il n'avait reçu les régales que pour en verser le produit dans le trésor de Saint-Pierre; qu'il n'avait jamais eu en son pouvoir les clefs de Bénévent, et que l'officier qui les gardait était toujours fidèle à la cour de Rome; qu'enfin il était faux qu'il eût introduit les Normands dans la ville, et que si Foulques leur avait prêté serment ainsi que le peuple, c'était de leur propre mouvement et non par ses ordres.

Pascal, exaspéré par cette réponse, s'emporta contre l'archevêque et voulut le faire juger comme coupable de haute trahison. En vain le duc Guillaume, le comte Robert,

Pierre de Léon, et un grand nombre d'évêques, qui assistaient au concile, voulurent implorer la clémence du saint-père pour qu'il ne déshonorât pas publiquement le chef du clergé de Bénévent; en vain offrit-il lui-même, quoique innocent, d'aller en exil hors de l'Italie; Pascal se montra inflexible, et déclara qu'il voulait que le coupable fût jugé et condamné selon toute la rigueur des canons. Les Pères du concile, qui tous redoutaient la colère du pontife, furent obligés de condamner le vénérable prélat, et ils prononcèrent contre lui une sentence de déposition, quoiqu'ils eussent reconnu son innocence. L'archevêque de Bénévent, indigné de tant de lâcheté, se leva de son siège, arracha ses vêtements sacerdotaux, et sortit du concile en chargeant le pape d'imprécations.

Quelques mois après, Conon, évêque de Palestrine et légat de l'Église romaine, convoqua à Beauvais un synode dans lequel on excommunia Henri. Cette nouvelle bulle fut confirmée par un grand nombre de seigneurs et de prélats allemands réunis à Cologne sous la présidence de Thierrri, cardinal légat. Le roi, irrité de cette manifestation inconvenante, envoya l'évêque de Wirtzbourg avec ordre de dissoudre le concile, et de poursuivre comme rebelles ceux qui refuseraient de sortir de Cologne à l'instant même. Cette mission eut un résultat déplorable; le synode refusa de recevoir l'envoyé du souverain excommunié, et rendit un décret qui déclarait anathématisés et interdits tous ceux qui demeureraient au service du prince: l'ambassadeur, effrayé, abandonna lui-même Cologne, sans oser reparaitre à la cour. Cependant la crainte de perdre son évêché le détermina à se rendre auprès du prince, et il célébra encore une fois la messe

en sa présence; mais dès le lendemain il en éprouva un si grand remords qu'il s'enfuit de la capitale.

Henri, redoutant les conséquences d'un anathème sur l'esprit superstitieux de ses peuples, revint en Italie à la tête d'une armée qu'il fit camper dans les environs de Pavie; néanmoins, avant de reprendre les hostilités, il voulut tenter encore la voie des négociations, et députa au pape le célèbre Pierre, abbé de Cluny. Pascal convoqua son clergé en concile au palais de Latran, pour répondre à l'ambassadeur. A l'ouverture de la séance, le saint-père prit ainsi la parole : « Nous vous » avons fait venir, mes frères, à travers les plus grands » périls, par mer et par terre, pour traiter de la paix de » l'Église et du trône. D'abord nous déclarons en votre présence que c'est pour délivrer la ville sainte des pillages, des » incendies et des massacres excités par les soldats barbares » du roi de Germanie, que nous avons signé un traité condamnable; nous avons commis cette faute parce que le » pontificat ne donne point le privilège d'infailibilité, et » parce qu'un pape est composé de poussière comme les » autres hommes. C'est pourquoi nous vous supplions tous de » prier Dieu qu'il nous pardonne cette action; et nous anathématisons avec vous cette bulle infâme, dont la mémoire » doit être odieuse à tous les chrétiens. »

Ensuite le pape renouvela le décret de Grégoire VII, qui défendait les investitures aux princes sous peine d'excommunication.

Les agents de Henri voyant que le synode évitait même de soulever la question d'accommodement entre le prince et le pape, cherchèrent à exciter un soulèvement populaire contre

Pascal, et profitèrent de la mort de Pierre, préfet de Rome, pour faire déclarer son fils son successeur à cette charge importante. Ce jeune homme, qui sortait à peine de l'enfance, paraissait facile à séduire, et l'on espérait qu'il entrerait aisément dans un projet de révolte contre le saint-siège. En effet, le jeudi saint, pendant que le pape disait la première oraison de l'office divin, les chefs de la faction impériale pénétrèrent dans l'église avec le jeune préfet, et vinrent sommer Pascal de confirmer la nomination du peuple : le saint-père ne répondit point, et continua l'office. Alors ils élevèrent la voix, et prenant Dieu à témoin, ils menacèrent le pontife d'une prochaine révolution.

Le lendemain les séditeux ameutèrent le peuple; et après s'être engagés par serment à ne déposer les armes qu'après la victoire, ils se dirigèrent vers la cathédrale, et attaquèrent le clergé pendant une procession solennelle où assistait le pape. Plusieurs cardinaux furent grièvement blessés; Pascal lui-même reçut des coups de bâton, et il eût été assommé sur la place s'il ne s'était engagé formellement à ratifier l'élection de Pierre pour la semaine suivante. Cette promesse ne satisfit pas entièrement le préfet, il donna l'ordre d'abattre les maisons des seigneurs qui s'étaient déclarés contre lui, et menaça d'envahir le palais de Latran, si le pontife ne procédait immédiatement à la cérémonie de son installation.

Pascal, craignant de ne pouvoir résister aux séditeux, jugea prudent de quitter Rome et s'enfuit à Albane. Son absence ne suspendit pas néanmoins la guerre civile; on continua à se battre avec fureur dans les rues de la ville sainte; tous les partisans du pape furent chassés, les couvents furent

pillés, les églises brûlées, et les massacres ne se ralentirent dans les campagnes qu'à l'époque des moissons. Lorsque Henri eut appris le succès de ses menées, il envoya de riches présents au nouveau préfet et aux chefs de sa faction, les prévenant qu'il se rendrait à Rome pour les récompenser de leur zèle aussitôt qu'il aurait achevé la conquête des états de la comtesse Mathilde, qui venait de mourir. En effet il s'avança bientôt vers la ville sainte à la tête d'une nombreuse armée, forçant sur son passage toutes les petites places et les châteaux qui tenaient pour le pape.

A son entrée dans Rome, le roi de Germanie fut reçu en triomphe par le préfet et par les barons romains; il se rendit ensuite à Saint-Pierre et demanda la couronne aux ecclésiastiques, protestant qu'il n'avait d'autre désir que de la recevoir de la main du pontife, dont il regardait l'absence comme un malheur qui le privait de sa bénédiction. Alors il reçut la couronne impériale devant le tombeau de l'Apôtre, des mains de Maurice Bourdin, métropolitain de Braga, qui avait été envoyé à sa cour quelques mois auparavant en qualité de légat, et régla les principales affaires politiques avec le sénat et avec le préfet : après quoi il repartit pour la Toscane, afin d'éviter les chaleurs excessives, promettant toutefois de revenir à la fin de la saison, et laissant dans Rome, par une sage précaution, un corps nombreux de troupes allemandes.

Peu de jours après le départ de Henri, les Normands firent une tentative contre la ville à l'instigation du saint-père. Cette première expédition échoua complètement. Néanmoins Pascal ne perdit pas courage; au contraire, la colère doubla son

énergie; il fit une seconde tentative, pénétra dans Rome à la faveur d'une nuit obscure; et le lendemain, ses ennemis furent tellement épouvantés de son audace, qu'ils vinrent lui faire leur soumission. Le pape chassa les Allemands de la ville, et s'occupa aussitôt de faire construire des machines pour assiéger les forteresses où ils s'étaient retirés.

A la suite de toutes ces tribulations, Pascal tomba sérieusement malade; et comprenant que sa fin approchait, il réunit les cardinaux et les évêques au palais de Latran, et les exhorta à se défier de la faction de l'empereur dans la nouvelle élection d'un pape. Il mourut dans la même nuit, le 18 janvier 1118.

Son corps, embaumé et revêtu des ornements pontificaux, fut porté, selon le cérémonial usité, par les cardinaux à Saint-Jean de Latran, et déposé dans un sépulcre de marbre admirablement travaillé.

Pascal était d'un caractère perfide, vindicatif et implacable; son avarice était extrême, et sans aucun doute il eût vendu à Henri le droit des investitures, s'il n'eût su que ce prince n'avait pas assez de richesses pour le payer.

On rapporte aux dernières années de ce règne la conversion miraculeuse de saint Norbert. C'était, dit la chronique, un jeune seigneur du pays de Clèves qui vivait en grand honneur à la cour de Henri, où il était considéré non-seulement à cause de sa noblesse et de ses grands biens, mais encore à cause de l'élégance de ses manières, de sa bonne mine, de son esprit et de sa politesse. Toujours occupé du soin de plaire aux dames, il avait négligé de s'occuper des devoirs de religion; et si parfois au milieu de ses plaisirs il songeait

à la vie future, c'était pour appeler les croyances religieuses des rêves insensés et des fables ridicules. Mais un jour, comme il traversait une prairie, par un ciel sans nuage, son cheval s'arrêta tout à coup, et il lui fut impossible de le faire avancer; alors il entra dans une affreuse colère et blasphéma le nom de Dieu. A peine avait-il prononcé ces horribles paroles, que la foudre tomba avec un bruit effroyable à ses pieds, et ouvrit devant lui un abîme qui exhalait une odeur de soufre. Norbert fut désarçonné et resta comme mort pendant quelques heures; enfin il revint à lui-même, et il lui sembla qu'il sortait d'un profond sommeil. Il entendait en lui-même comme une voix qui l'appelait: « Que voulez-vous » que je fasse, Seigneur? » lui répondit-il mentalement. « Quitte le mal et fais le bien, » reprit la voix. Il se leva aussitôt, et n'apercevant rien autour de lui, ni l'abîme ni le coursier qui l'avait porté jusque dans la prairie, il se rendit à l'instant auprès de l'archevêque de Cologne, le priant de l'ordonner prêtre. Le prélat, persuadé qu'une conversion aussi extraordinaire ne pouvait provenir que de l'inspiration divine, se crut autorisé, dans une circonstance aussi solennelle, à violer les canons qui défendaient de conférer plusieurs grades dans le même jour, et il l'ordonna prêtre immédiatement. Norbert, depuis ce moment, devint un chrétien aussi fervent qu'il s'était montré débauché; il se retira au chapitre d'Aix-la-Chapelle, où il mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort.

## GÉLASE II,

JEAN COMNÈNE,  
empereur d'Orient.

166<sup>e</sup> PAPE.

LOUIS LE GROS,  
roi de France.

Histoire de Gélase avant son pontificat. — Son élection. — Gélase est maltraité par Cencius. — La faction des Frangipanes le fait prisonnier. — Le pontife est délivré par le préfet. — Intrônisation de Gélase. — Il se sauve de Rome à l'approche de l'empereur. — Élection de l'antipape Grégoire VIII.

Gélase était de Gaëte, et de parents nobles qui le consacrèrent dès son enfance à l'étude des saintes Écritures. Ordrise, abbé du Mont-Cassin, informé des progrès que le jeune clerc faisait dans les sciences, le fit venir dans son monastère, où il se distingua bientôt par son aptitude et par sa modestie. Il était encore très-jeune lorsque le pape Urbain l'ordonna cardinal-diacre de l'Église romaine, et quelque temps après chancelier, en le chargeant de rétablir dans la rédaction des ouvrages émanés du saint-siège l'élégance du style, qui était tout à fait perdue dans l'Église depuis le septième siècle.

Jean de Gaëte avait montré pour Pascal une grande affection, l'aidant à supporter toutes ses afflictions et le secondant avec un zèle infatigable dans ses projets d'envahissement sur les empires. Selon le jésuite Maimbourg, c'était